

Mike Nicol

Power Play



CADRE NOIR

POWER PLAY

DU MÊME AUTEUR

La Loi du capitaine

Seuil, 1991

Le Temps du prophète

Seuil, 1993

Le Cavalier

Seuil, 1998

La Tapisserie à l'ibis

Seuil, 2004

Mandela, le portrait autorisé

Acropole, 2006

La Dette

Ombres noires, 2013

Killer Country

Ombres noires, 2014

Du sang sur l'arc-en-ciel

Seuil, 2015

MIKE NICOL

POWER PLAY

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD)
PAR JEAN ESCH

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *Power Play*
Éditeur original : Old Street Publishing
© Mike Nicol, 2014
ISBN original : 978-1-910400-21-0

ISBN : 978-2-02-130379-7

© Éditions du Seuil, mars 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« *C'est ici un lieu de désaffection* »

T.S. Elliot, *Quatre quatuors*
(traduction de Michel Leyris)

Il était assis dans un fauteuil à côté de la piscine. Un type costaud au crâne rasé, et il la regardait. L'homme qu'elle traquait.

Mkhulu Gumedede.

Immobile comme une statue, vêtu d'une veste et d'un pantalon noirs, d'une chemise à col ouvert. La chemise sortait du pantalon. La manche gauche de la veste, retroussée, laissait voir un bijou en argent. On aurait dit qu'il s'était fait beau, soigneusement, délibérément.

La proie venait vers le chasseur.

Dans sa cuisine, Krista Bishop faisait du café. Elle venait de rentrer de la poursuite ; son sac à dos traînait sur le plan de travail. Avec son arme à l'intérieur.

De l'autre côté de la montagne, la lumière de l'aube s'enhardissait, l'obscurité reculait entre les arbres.

Mkhulu Gumedede continuait à la regarder, assis, imperturbable.

En le voyant, Krista sentit monter l'adrénaline. Une lucidité soudaine. Son cœur s'emballa, une pulsation dans le cou, la chaleur dans la paume de ses mains.

Elle se souvint qu'on l'avait mise en garde. C'est un tueur. Il avait été formé pour ça. Pour tuer.

Eh bien, moi aussi, pensa-t-elle.

L'homme qu'elle avait attendu toute la nuit dans cette paisible rue de banlieue. Il était là, dans son jardin, et il l'attendait.

Elle fit glisser sa main sur le plateau de marbre du plan de travail, empoigna son sac et le tira lentement vers elle.

Il faisait suffisamment jour maintenant pour qu'elle voie le visage de l'homme. Les yeux noirs qui l'observaient. Confiants. Détendus. Les mains posées sur les genoux, relâchées.

Il cachait forcément une arme. Dans ce cas, pourquoi rester assis là, à attendre ? Comme s'ils allaient discuter autour d'un café. Calmement. Pour parvenir à une sorte d'accord ? Conclu par une poignée de main ? Et ensuite, chacun reprend le cours de sa vie. Game over.

Après ce qu'il avait fait ?

*Non, boykie*¹. Pas question. Jamais de la vie.*

Son père lui disait : « Il y a toujours un moment où il faut payer, C. C'est sûrement une loi de l'univers. Une énergie ou je ne sais quoi, tu vois. »

La sagesse de Papa Mace. Pas le meilleur des modèles pour une fille.

« On a toujours l'occasion de rendre la justice. Rarement de manière légale. »

Mace Bishop lui disait : « Saisis l'occasion quand elle se présente. Ça ne se reproduira pas deux fois. Tiens-toi prête. Si tu la laisses passer, tu es foutue. » Toujours dans le rôle du sage. Tous les deux sur le champ de tir, abattant des hommes en carton.

Elle se souvenait de toutes ces choses qu'il lui avait dites. Des années plus tôt, lui semblait-il.

Elle était concentrée sur cet instant. La lumière plus vive. La ville en bas, encore dans l'ombre. Le soleil éclairait les hauts sommets, descendait de la montagne, plongeait dans les gorges.

1. Les mots suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Son reflet sur les câbles du téléphérique, les bennes qui quittaient leurs stations.

Elle sortit le pistolet de son sac, trouva le silencieux. Elle leva l'arme pour qu'il la voie. Pour qu'il la voie visser le silencieux.

Il continua à la regarder. Sans bouger. Sans secouer la tête, sans lever la main pour dire : Inutile. On n'est pas obligés d'en arriver là. Ce n'est pas forcé que ça se passe comme ça. Il n'a même pas montré son arme. Tellement sûr de lui.

C'est un tueur.

Elle le savait. Aucun doute à ce sujet ; c'était pour cette raison qu'elle le traquait.

La Bialetti se mit à bouillir, à crachoter. Krista garda les yeux fixés sur l'homme. Elle posa son arme, ferma le gaz. Sans regarder, elle trouva l'anse de la cafetière et ôta celle-ci de la plaque. Elle observa l'homme pendant qu'il l'observait. Aucun mouvement sur son visage, pas de tressaillement, pas de grimace, pas de crispation autour de la bouche. Uniquement ce regard léthargique. OK, mon frère, on va jouer à ce petit jeu.

Krista détacha son regard de l'homme et se versa une petite tasse de café. Elle revint prestement sur lui : il n'avait pas bougé. Il était toujours assis là, détendu, les pieds posés à plat sur le sol. Seule tension visible dans son corps : leur position. Prêt à se lever, prêt à faire n'importe quoi.

C'est alors qu'elle remarqua ses chaussures. Ce n'était pas des baskets, comme elle s'y attendait, mais des chaussures de ville à longs bouts pointus. Des chaussures chics de citadin. C'était quoi, cette mode ? Tous les mecs en portaient. Ils voulaient se donner un côté branché.

Elle souffla doucement sur le café. Humecta ses lèvres à l'avance, porta la tasse à sa bouche, goûta une gorgée brûlante. La saveur de la torréfaction française sur sa langue. Elle avala et sentit la tension se relâcher dans son cou.

Rien de plus simple. Sors, et finissons-en.

Krista but une autre gorgée, vite fait, et reposa la tasse. Le pistolet dans la main droite, elle marcha vers la porte coulissante. La déverrouilla et l'ouvrit. Sortit dans le patio. Fit face à l'homme. Ce salopard ne bougeait pas, il la dévisageait. Moins de dix mètres les séparaient.

Elle l'entendit demander : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Oh, mon frère, quelle question. Si tu ne connais pas la réponse, quel genre d'agent es-tu ? À quel jeu joues-tu ?

« Vous tuer », dit-elle.

Il hocha la tête. Son seul et unique mouvement, pensif.

Elle entendit la montagne pour la première fois. Le gazouillis des oiseaux. Le bruit strident des cigales qui anticipaient la chaleur de la journée. D'en bas, du City Bowl, montait la prière du matin, un bourdonnement sourd. Elle sentit l'odeur de camphre de la végétation, la saveur piquante de l'été.

Ici et maintenant, ils parlèrent. Sans fin. Des phrases hachées, la langue de leurs différences. Jusqu'à l'épuisement des mots.

Elle entendit Mace qui lui disait : « Tu peux essayer de parler. Parfois, ça marche. La plupart du temps, non. La plupart du temps, à la fin, tu es obligé d'agir. »

Tu as raison, papa, pensa-t-elle en écoutant Mkhulu Gumede formuler des excuses.

Elle le vit se lever, en tenant son arme contre sa cuisse : le long canon, le silencieux. Je ne veux pas déranger les voisins. Elle leva son pistolet, le pointa sur lui.

« Ce n'est pas seulement à cause de Tami, dit-elle. Vous savez ce qu'ils lui ont fait, à Lavinia ? »

Il continua à parler, de Titus le gangster, de la guerre des gangs dans les Cape Flats, du braconnage des ormeaux, de l'arrivée des Chinois. Elle l'écoutait, sans l'écouter.

Elle le vit avancer d'un pas. En lui demandant de baisser son arme. « S'il vous plaît. Baissez votre arme, s'il vous plaît. » Que de condescendance.

Elle garda son pistolet levé, sans trembler. Il s'arrêta.

« Dans une situation délicate, dirait Mace, tu dois prendre les devants. Imagine la scène : c'est une confrontation, vous êtes là tous les deux, armés. C'est lui l'envahisseur. La loi dit que tu as le droit de faire usage de la force de manière proportionnelle. Alors, qu'est-ce que tu fais ? Tu peux attendre qu'il te tire dessus. Tu peux. Tu joues la gentille fille, tu suis la loi à la lettre. Ensuite, tu te venges. En supposant qu'il ne t'ait pas tuée avant en prenant l'avantage. Ou alors, tu le butes. Moi, je le buterais. Et je me soucierais de la loi ensuite. »

Les Règles de Mace Bishop. Qui avait toujours tendance à arranger les choses à sa manière quand il le fallait.

« Reculez, ordonna-t-elle. Et asseyez-vous. »

Ou sinon ? Tu suivras le conseil de Mace ?

Mkhulu Gumede ne bougea pas. Mais elle vit sa main se crispier sur la crosse de son arme et son bras se lever.

PREMIÈRE PARTIE

LAGOON BEACH

1

1

Ils dînèrent tous dans un restaurant de steaks et de fruits de mer de Lagoon Beach, Titus Anders étant incapable d'oublier la façon dont leur petit frère Boetie* était mort.

Ligoté avec des ceintures de plomb et balancé d'un canot pneumatique dans six mètres d'eau sombre, ils l'avaient envoyé faire la causette aux ormeaux. Repose en paix, Boetie.

« Hier, je l'ai regardé partir avec ses potes. Ils allaient camper dans les montagnes. Une bande de garçons joyeux. Des gars bien. Gentils. Des ados, quoi, toujours à plaisanter, sans aucun souci. Et ce matin, il était mort. »

Des pêcheurs avaient retrouvé son corps enchaîné à une bouée en plastique ; ils avaient cru que c'était un lot d'ormeaux qui attendait les trafiquants. Sur la bouée était écrit : *Propriété de Titus Anders*.

« Arrête, papa, dit Luc, l'aîné de Titus. Tais-toi. S'il te plaît. On ressent tous la même chose.

– J'arrive pas à y croire. Boetie, c'était mon gamin. L'enfant chéri de ta maman, parce qu'ils croyaient qu'il était mort dans son ventre. Elle m'a dit : "Veille sur Boetie, Titus. Il faut que tu veilles sur lui, pour moi. Offre-lui une belle vie." Voilà ce qu'elle m'a dit. Je t'en avais jamais parlé.

Maintenant, regarde ce qu'on est obligés de faire. » Il mimait un pistolet avec sa main. « Je croyais que tout ça, c'était du passé. Terminé. Fini.

– C'est pas ton problème, papa, dit Luc. Quint et moi, on va s'en occuper. Comme je te l'ai dit. On a déjà réglé la question.

– Tu sais ce que ça fait de se noyer ? demanda Titus. De t'enfoncer dans l'eau en retenant ta respiration, jusqu'à ce que tu puisses plus. Jusqu'à ce que tu sois forcé de respirer. Mais tu sais que quand tu ouvriras la bouche, y aura pas d'air. Uniquement de l'eau. Tu imagines la panique ? La peur ? Oh, bon sang, tu connais une pire façon de mourir ? Tes poumons qui se remplissent d'eau...

– Arrête, papa. »

Lavinia, sa fille, jouait avec le contenu de son assiette.

« Arrête », dit Luc en tendant le bras par-dessus la table pour prendre la main de son père et la poser sur la table. Il balaya du regard la salle de restaurant. Un établissement tape-à-l'œil avec vue sur Table Bay, le port, le stade de foot, échoué comme un poisson-globe sous Signal Hill. La plupart des tables étaient occupées par des familles. Neil Diamond passait en boucle dans les enceintes. « Pas ici, papa. »

Quint demanda : « C'est quoi, le plan ? »

Quint, le benjamin, devenu un monstre de muscles, avec un cou aussi large que sa tête. Il faisait de la musculation, tous les jours, et mangeait beaucoup de viande. Dans son assiette, il y avait un steak de cinq cents grammes, bien cuit. Et à côté, une montagne de frites qui se déversait sur la table. Ce que voulait savoir Quint, c'était ce qui allait arriver au gamin qu'ils avaient attaché sur une chaise dans un entrepôt de Montague Gardens. Le gamin qu'ils avaient enlevé moins d'une heure après avoir vu le corps de Boetie,

pour répondre du tac au tac. Quint aimait se dire que Luc et lui travaillaient vite.

« Il faut le tuer », répondit Luc en coupant son steak. Il piqua un morceau avec sa fourchette et le mastiqua. Un steak bien cuit, bien dur, à son goût. Les deux frères partageaient le même avis au sujet des steaks, mais Luc était un gars tout mince, chétif. « On le découpe en petits bouts et on le renvoie à sa mère par la Poste.

– Tous ces garçons sont trop jeunes, dit Titus. On ne peut pas faire ça à des gamins.

– C'est pas nous qui avons commencé, rétorqua Luc. Mais c'est à nous de finir. Tu le sais bien, papa. Tu sais bien que c'est ce qu'on doit faire. C'est ce que tu aurais fait dans le temps. Rien n'a changé. Maintenant et avant, c'est pareil.

– Je peux pas manger ça », dit Titus en repoussant son assiette.

Il les avait amenés ici car une famille comme la sienne devait s'afficher. Elle devait se comporter normalement dans les moments difficiles. Pour Boetie. Montrer à tout le monde qu'il ne fallait pas s'attaquer à la famille Anders. Titus l'Intouchable.

Ce qui voulait dire : le sang attire le sang. Mais pourquoi fallait-il que ce soit Boetie ? Pourquoi l'avait-elle choisi ? Ça risquait d'être difficile pour elle maintenant qu'ils avaient son gamin.

Titus se tourna vers sa fille. « Qu'est-ce que tu en penses, Lavinia ? »

Lavinia, un canon. De grands yeux marron. Un nez délicat. Des lèvres boudeuses qui ne souriaient pas souvent. Sa princesse. Elle savait s'exprimer. Elle donnait du lustre au nom des Anders. Titus se disait que, à l'exception de sa défunte épouse, elle était la seule femme qu'il aimait. S'il

devait lui arriver quelque chose... Il ne pouvait même pas y penser, il ne pouvait pas envisager ce genre de scénario.

Lavinia haussa les épaules et grignota un oignon frit.

« Si vous voulez le faire, faites-le. Je m'en fiche.

– Elle a tué ton frère.

– Il faut la faire souffrir, dit Quint.

– Pour se venger ? » Elle le foudroya du regard. « Tu crois que ça réglerait le problème ?

– Non, dit Titus. Mais est-ce qu'on a le choix ? »

D'un petit geste, Lavinia écarta ses cheveux, qui retombèrent en mèches fines.

« On a toujours une autre solution.

– Laquelle ? demanda Luc.

– Tu as un plan ? demanda Titus.

– Elle est complètement débile. » Luc regarda sa sœur en ricanant.

Lavinia leva sa fourchette et l'approcha du visage de Luc. Il n'y avait aucune colère dans ce geste, uniquement la menace que représentait la fourchette, à quelques centimètres.

« Qu'est-ce que tu veux faire, *sis** ?

– Te crever l'autre œil. »

Luc et son bandeau de pirate sur l'œil droit. Quand ils étaient gamins, Lavinia l'avait éborgné. Elle s'était servie d'un bâton trouvé sur la plage pour réduire sa vision. Voilà pour les bons moments au bord de la mer.

Titus attendit que Lavinia baisse sa fourchette.

« C'est quoi, ton plan ?

– Je n'ai pas de plan.

– Alors, qu'est-ce que tu penses ? Commence pas à jouer sur les mots, nom d'un chien. »

Lavinia reporta son attention sur ses oignons frits. Elle les prenait entre ses longs doigts fins. Ornés de bagues en or éclatantes.

Parker Bilal

Le Caire, toile de fond

Sophie Chabanel

La Griffes du chat



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018. N° 130378 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE